Don Juan
ou
Le Festin de Pierre

en Français
Contemporain.

Adaptation de Laurent Paul Sueur.

Molière.

Don Juan ou Le Festin de Pierre
en Français Contemporain
by Laurent Sueur

Copyright © 2024 Laurent Sueur.
All rights reserved.

No part of this book may be reproduced
or used in any manner without the prior written permission
of the copyright owner, except for the use
of brief quotations in a book review.

To request permissions, contact the publisher at
l.sueur@yahoo.com

Ebook: ISBN 978-2-9595124-5-2

First ebook edition: August 2024.

Edited by Laurent Sueur.

Laurent Sueur
1 B rue Alfred Duthil,
76160 Darnétal.
France.

PERSONNAGES.

Don Juan, fils de don Louis.
Sganarelle.
Elvire, maîtresse de don Juan.
Gusman, écuyer d'Elvire.
Don Carlos.
Don Alonse, frères d'Elvire.
Don Louis, père de don Juan.
Francisque, pauvre.
Charlotte.
Mathurine, paysanne.
Pierrot, paysan.
La Statue du Commandeur.
La Violette.
Ragotin, valet de don Juan.
M. Dimanche, marchand.
La Ramée, tueur à gages.
Suite de don Juan.
Suite de don Carlos et don Alonse, frères.
Un spectre.

La scène se passe en Sicile.

ACTE UN.

Le théâtre représente un palais.

Scène un. Sganarelle, Gusman.

-Sganarelle (tenant une tabatière.)

Quoi que puisse dire Aristote et toute la philosophie, rien n'égale le tabac; c'est la passion des honnêtes gens; qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains mais, encore, il enseigne la vertu aux âmes. Avec lui, on apprend à devenir un honnête homme. Voyez-vous, dès que l'on en prend, on en use avec tout le monde d'une manière obligeante: on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve. On n'attend même pas qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens tant il est vrai que le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais peu importe, reprenons un peu le fil de notre conversation. Donc, cher Gusman, doña Elvire, ta maîtresse, surprise de notre départ, s'est mise en campagne après nous; son cœur, que mon Maître a su toucher, n'a pu vivre, dis-tu, sans venir le chercher ici. Entre-nous, veux-tu que je te dise le fond de ma pensée?

J'ai peur qu'elle ne soit mal payée de son amour et que son voyage dans cette ville produise peu d'effet; vous auriez mieux fait de ne pas venir.

-Gusman.

Dis-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inspirer une telle crainte? Ton maître t'a-t-il ouvert son cœur là-dessus? Une contrariété l'aurait-il obligé à partir?

-Sganarelle.

Non, mais je le connais très bien; sans qu'il ne m'ait encore rien dit, je gagerais presque que l'affaire aboutira là. Il se pourrait que je me trompe, mais, enfin, sur de tels sujets, le passé m'a toujours donné raison.

-Gusman.

Quoi, ce départ si soudain serait une infidélité de don Juan? Il pourrait faire cette injure aux chastes feux de doña Elvire ?

-Sganarelle .

Non, c'est qu'il est jeune encore et qu'il n'a pas le courage...

-Gusman.

Un homme de sa qualité ferait une action si lâche!

-Sganarelle.

Hé oui, sa qualité: la bonne excuse! Cela ne l'empêchera pas de suivre ses instincts.

-Gusman.

Mais les saints nœuds du mariage le lient.

-Sganarelle.

Mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne connais pas encore quel genre d'homme est don Juan.

-Gusman.

C'est sûr, je l'ignore. Je sais simplement qu'il doit être bien perfide. Je ne comprends d'ailleurs pas comment il aurait le cœur de pouvoir manquer à sa parole après tant d'amour, tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressants, de vœux, de soupirs, de larmes, de lettres passionnées, de protestations ardentes, de serments réitérés, de transports, d'emportements qui l'ont poussé à forcer l'obstacle sacré d'un couvent afin de séduire doña Elvire.

-Sganarelle.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi; si tu connaissais le pèlerin, tu trouverais la chose assez naturelle. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentiments pour doña Elvire; je n'en suis pas encore sûr. Tu sais que, suivant ses ordres, je suis parti avant lui; depuis son arrivée, il ne m'a rien dit de nouveau. Cependant, par précaution, je tiens à t'apprendre que don Juan, mon maître, est le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté; c'est un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête sauvage, un pourceau d'Épicure, un vrai Sardanapale qui ferme l'oreille à toutes les remontrances chrétiennes qu'on peut lui faire et traite de sornettes tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse; tu peux être certain que ce sont ses lubies qui l'on poussé à se conduire ainsi; il aurait pu tout aussi bien se marier avec toi, son chien ou son chat! Le mariage est le piège qu'il utilise pour attraper les femmes; c'est un épouseur en série. Vieilles, jeunes, riches, pauvres, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. Si je devais te dire le nom de toutes

celles qu'il a épousées en divers lieux, cela durerait jusqu'à la nuit. Tu es manifestement surpris car tu changes de couleur, mais ce n'est là qu'une ébauche du personnage; pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. L'idée de son futur enfer ne suffit pas à apaiser ma douleur morale: je préférerais être ailleurs plutôt qu'avec lui. Voir tant d'horreurs me conduit à souhaiter sa perte. Un grand seigneur méchant homme est une terrible chose: il faut que je lui sois fidèle malgré mon dégoût. Ma crainte fait office de zèle, brise mes sentiments et me réduit à applaudir bien souvent ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Écoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchise et cela m'est sorti un peu vite de la bouche; s'il fallait qu'il en sache quelque chose, je dirais simplement que tu as menti.

Scène II. Don Juan, Sganarelle.

-Don Juan.

Quel homme te parlait là? Il a bien l'air d'être le bon Gusman de doña Elvire.

-Sganarelle.

C'est bien possible.

-Don Juan.

Quoi, c'est lui?

-Sganarelle.

Lui-même.

-Don Juan.

Et depuis quand est-il dans cette ville?

-Sganarelle.
Depuis hier soir.

-Don Juan.
Et quel problème l'amène ici?

-Sganarelle.
Je crois que vous savez ce qui l'inquiète.

-Don Juan.
Notre départ, sans doute?

-Sganarelle.
Le bonhomme en est tout mortifié et m'en demandait la raison.

-Don Juan.
Qu'as-tu répondu?

-Sganarelle.
Que vous ne m'en aviez rien dit.

-Don Juan.
Mais encore, tu as certainement une opinion sur cette affaire?

-Sganarelle.
Moi, je crois, sans vous faire tort, que vous avez quelque nouvel amour en tête.

-Don Juan.
Tu le crois?

-Sganarelle.
Oui.

-Don Juan.

Ma foi, tu ne te trompes pas, et je dois t'avouer qu'un autre objet a chassé Elvire de ma pensée.

-Sganarelle.

Hé, mon Dieu, je vous connais sur le bout du doigt: vous êtes, sans aucun doute, le plus grand coureur du monde. Vous vous plaisez à vous promener de liens en liens et ne restez guère en place.

-Don Juan.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raison de me conduire ainsi?

-Sganarelle.

Hé, Monsieur...

-Don Juan.

Quoi? Parle.

-Sganarelle.

Assurément que vous avez raison; on ne peut pas aller contre cela. Mais si vous vous conduisiez autrement...

-Don Juan.

Si je me conduisais autrement?

-Sganarelle.

Monsieur, j'ose vous le dire franchement: je n'approuve pas votre attitude. Je trouve que c'est mal d'aimer de tous côtés comme vous le faites.

-Don Juan.

Quoi, tu veux qu'on se lie avec le premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, qu'on n'ait plus d'yeux pour personne? La belle chose que de vouloir être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, d'ignorer, dès sa jeunesse, les autres beautés qui nous hypnotisent en passant! Non, non, la constance n'est bonne que pour les hommes ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer; l'avantage d'être vue la première ne doit pas interdire aux autres la juste convoitise de nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve et je cède facilement à la douce violence vers laquelle elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle ne conduit pas mon âme à faire injustice aux autres; mes yeux continuent à voir les mérites de toutes et à leur rendre les hommages qui leurs sont naturellement dus. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; dès qu'un beau visage me le demande, j'offre dix mille sourires. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. C'est une douceur extrême de conquérir le cœur d'une jeune beauté, de voir, tous les jours, les petits progrès qu'on fait, de combattre, par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, de forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, de vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur, de la conduire doucement où nous avons envie de la mener. Mais, lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter; toute la beauté de la passion disparaît et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, sauf si quelque objet nouveau réveille nos désirs et présente à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin, il n'y a rien de plus doux que de triompher de la résistance d'une jolie fille; et j'ai, sur ce sujet, l'ambition des conquérants qui

volent perpétuellement de victoire en victoire et ne peuvent se résoudre à circonscrire leurs souhaits. Rien ne peut arrêter l'impétuosité de mes désirs; je me sens un cœur à aimer toute la terre; comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y ait d'autres mondes pour pouvoir y étendre mes conquêtes amoureuses.

-Sganarelle.

Mon Dieu, comme vous parlez bien! Il semble que vous ayez appris cela par cœur: vous parlez comme un livre.

-Don Juan.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

-Sganarelle.

Ma foi, j'ai à dire... Je ne sais que dire car vous tournez les choses de telle manière qu'il semble que vous ayez raison; cependant, il est fort à parier que vous ayez tort. J'avais les plus belles pensées du monde et vos discours m'ont embrouillé. Peu importe; une autre fois je mettrai mes raisonnements par écrit pour répondre à votre question.

-Don Juan.

Ce sera mieux, en effet.

-Sganarelle.

Mais, Monsieur, est-ce outrepasser votre permission que de vous dire que je suis scandalisé par la vie que vous menez?

-Don Juan.

Comment, quelle vie est-ce que je mène?

-Sganarelle.

La belle vie, manifestement; mais, par exemple, vous voir, tous les mois, vous marier comme vous faites est plus que choquant.

-Don Juan.

Y a-t-il rien de plus agréable?

-Sganarelle.

Il est vrai que cela est très agréable et divertissant. D'ailleurs, je m'en accommoderais assez, moi, si ça n'était mal; mais, Monsieur, se jouer ainsi d'un mystère sacré...

-Don Juan.

C'est une affaire entre le ciel et moi; nous la démêlerons bien ensemble sans ton aide.

-Sganarelle.

Ma foi, Monsieur, j'ai toujours entendu dire que c'est une méchante plaisanterie que de se moquer du ciel et que les libertins ne finissent jamais bien.

-Don Juan.

Holà, bonnet de nuit! Tu sais que je t'ai dit que je n'aime pas les donneurs de leçons.

-Sganarelle.

Je ne m'adresse pas à vous, Dieu m'en garde! Vous savez ce que vous faites, vous, et si vous ne croyez en rien, vous avez vos raisons. En revanche, dans le monde, il y a certains petits impertinents qui sont libertins sans savoir pourquoi; ils font les malins parce qu'ils croient que cela leur donne un genre. Si j'avais un maître comme cela, je lui dirais clairement en le regardant en face: 'Vous vous moquez du ciel et ne tremblez pas devant les choses les plus saintes; le petit ver de terre prétentieux que vous êtes raille ce que tous les hommes révèrent, mais pensez-

vous que votre noblesse, votre perruque blonde et bien frisée, les plumes sur votre chapeau, votre habit brodé, vos rubans couleur de feu, vous rendent plus malin que les autres homme? Pensez-vous que tout vous soit permis et qu'on n'ose pas vous critiquer? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que le ciel punit tôt ou tard les impies, qu'une méchante vie amène une méchante mort et que...'

-Don Juan.

Pitié!

-Sganarelle.

De quoi est-il question au juste?

-Don Juan.

Il est question d'une beauté qui me tient au cœur; attiré par ses appas, je l'ai suivie jusque ici.

-Sganarelle.

Et ne craignez-vous pas, Monsieur, les conséquences de la mort de ce commandeur que vous avez tué il y a six mois?

-Don Juan.

Quelles conséquences? Ne l'ai-je pas bien tué?

-Sganarelle.

Fort bien, le mieux du monde; il aurait tort de se plaindre.

-Don Juan.

On m'a gracié pour cette affaire.

-Sganarelle.

Oui, mais cela n'éteint pas le ressentiment des parents et des amis et...

-Don Juan.

N'allons donc pas songer au mal qui peut nous arriver; songeons seulement à ce qui peut nous donner du plaisir. La personne dont je te parle est une jeune femme, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui qu'elle vient épouser. Le hasard m'a fait voir ce couple d'amants trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vu deux personnes être si amoureuses l'une de l'autre. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs m'a ému; j'en ai été choqué; mon amour a commencé par de la jalousie. Oui, je n'ai pas pu supporter de les voir si bien ensemble. Le dépit amoureux attisant mes désirs, je me suis dit que ce serait plaisant de troubler leur idylle, de rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur s'offense. Jusques ici, tous mes efforts ont été inutiles, et j'ai recours au dernier remède. Cet époux prétendu doit, aujourd'hui, offrir à sa maîtresse une promenade en mer. Sans t'en avoir rien dit, j'ai tout préparé pour satisfaire mon amour: j'ai une petite barque et des gens qui me permettront d'enlever la belle très facilement.

-Sganarelle.

Ah, Monsieur!

-Don Juan.

Hein?

-Sganarelle.

Vous êtes un homme habile et très bien organisé. Il n'y a rien de tel, en ce monde, que d'assouvir ses passions.

-Don Juan.

Prépare-toi donc à venir avec moi et prends soin d'apporter toutes mes armes afin que...

(Apercevant doña Elvire.)

Ah, rencontre fâcheuse! Traître, tu ne m'avais pas dit qu'elle était ici.

-Sganarelle.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

-Don Juan.

Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit et de venir ici dans son costume de voyage?

Scène III. Doña Elvire, don Juan, Sganarelle.

-Doña Elvire.

Me ferez-vous la grâce, don Juan, de bien vouloir me reconnaître? Puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté?

-Don Juan.

Madame, je vous avoue que je suis surpris et que je ne vous attendais pas ici.

-Doña Elvire.

Oui, je vois bien votre surprise, une surprise qui me semble être d'une autre nature. Votre mine m'amène d'ailleurs à admettre pleinement ce que je refusais de croire. J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmaient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte, pour vouloir me tromper moi-même et

travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser le relâchement d'amitié que ma tendresse voyait en vous. Je me suis imaginé bien des choses justifiant un départ si précipité. Mes justes soupçons avaient beau me parler, je n'acceptais pas de croire en vos coupables actions, préférant écouter avec plaisir mille chimères ridicules qui vous innocentaient. Cependant, votre attitude ne me permet plus de douter: le coup d'oeil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serais bien aise pourtant d'entendre, de votre bouche, les raisons de votre départ. Parlez, don Juan, je vous prie, et voyons comment vous vous justifierez.

-Don Juan.

Madame, Sganarelle sait pourquoi je suis parti.

-Sganarelle.

(Bas, à don Juan.)

Moi, Monsieur? Je n'en sais rien.

-Doña Elvire.

Eh bien, Sganarelle, parlez. Peu m'importe l'identité de la bouche qui me dira ces raisons.

-Don Juan.

(Faisant signe à Sganarelle d'approcher.)

Allons, parle donc à Madame.

-Sganarelle.

(Bas, à don Juan.)

Que voulez-vous que je dise ?

-Doña Elvire.

Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et donnez-moi un peu les raison d'un départ si précipité.

-Don Juan.

Tu ne réponds pas?

-Sganarelle.

(Bas, à don Juan.)

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

-Don Juan.

Veux-tu répondre, te dis-je?

-Sganarelle.

Madame...

-Doña Elvire.

Quoi ?

-Sganarelle.

(Se tournant vers son maître.)

Monsieur...

-Don Juan.

(En le menaçant.)

Si...

-Sganarelle.

Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont la cause de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je peux dire.

-Doña Elvire.

Pourriez-vous, don Juan, nous éclairer un peu sur ces jolis mystères?

-Don Juan.

Madame, à vous dire la vérité...

-Doña Elvire.

Ah, que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour qui doit être accoutumé à ce genre de choses! Votre confusion me fait pitié. Pourquoi n'accrochez-vous pas un sourire effronté? Pourquoi ne jurez-vous pas que vous éprouvez toujours les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, que rien à part le mort ne sera capable de vous détacher de moi? Pourquoi ne me dites-vous pas que des affaires d'une extrême importance vous ont obligé à partir sans me prévenir, qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, que je n'ai qu'à retourner d'où je viens et que vous me rejoindrez bientôt car la séparation est une torture insupportable? Voilà comment il faut vous défendre, mon ami. Ne restez donc pas interdit: votre silence signe votre culpabilité.

-Don Juan.

Je vous avoue, Madame, que je n'ai pas le talent de la dissimulation et que mon cœur penche vers la sincérité. Je ne vous dirai pas que j'éprouve toujours les mêmes sentiments pour vous et que je brûle de vous

rejoindre puisque, enfin, il est évident que je ne suis parti que pour vous fuir, non pas pour les raisons que vous pouvez vous figurer mais pour un simple problème de conscience: je ne crois pas qu'avec vous je puisse vivre sans pécher. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. Je me suis rappelé que, pour vous épouser, je vous ai soustraite à la clôture d'un couvent, que vous avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part et que le ciel est très jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris: j'ai craint le courroux céleste. J'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut et que je devais tâcher de vous oublier en vous donnant les moyens de retourner vers vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée et que j'aille, en vous retenant, me mettre le ciel à dos, que pour...

-Doña Elvire.

Ah, scélérat, je commence à comprendre ton odieux manège. Pour mon plus grand malheur, je te découvre tel que tu es alors qu'il est déjà trop tard. Sache, cependant, que ton crime ne demeurera pas impuni et que le ciel dont tu te joues me vengera de ta perfidie.

-Don Juan.

Sganarelle, le ciel!

-Sganarelle.

Vraiment oui, nous nous moquons bien de cela, nous autres.

-Don Juan.

Madame...

-Doña Elvire.

Ça suffit. je ne veux rien entendre de plus et je m'accuse même d'en avoir trop entendu. C'est une lâcheté que de trop se faire expliquer sa honte; sur de tels sujets, un noble cœur, au premier mot, doit prendre son parti. N'attends pas que j'éclate ici en reproches et en injures; non, non, je ne suis pas de celles qui vocifèrent: je réserve toute mon énergie pour ma vengeance. Je te le dis encore, le ciel te punira, perfide, de l'outrage que tu me fais, et si le ciel n'a rien que tu puisses craindre, crains au moins la colère d'une femme offensée.

Scène IV. Don Juan, Sganarelle.

-Sganarelle.

(À part.)

Si seulement il pouvait avoir des remords!

-Don Juan.

(Après un moment de réflexion.)

Allons songer à l'exécution de notre entreprise amoureuse.

-Sganarelle.

(Seul.)

Ah, quel abominable maître suis-je obligé de servir!

ACTE DEUX.

Le théâtre représente un paysage campagnard situé au bord de la mer.

Scène un. Charlotte, Pierrot.

-Charlotte.

Pierrot, tu t'es trouvé là bien à point!

-Pierrot.

Pardieu, un peu plus et ils étaient noyés tous les deux.

-Charlotte.

C'est donc le coup de vent de ce matin qui les avait renversés dans la mer?

-Pierrot.

Absolument, Charlotte, je vais te raconter dans les détails comment cela est advenu car, comme dit l'autre, je les ai vus le premier. Enfin donc, j'étais sur la plage avec le gros Lucas; nous nous amusions à nous lancer du sable à la figure; tu sais bien que le gros Lucas est très joueur et que je ne suis pas triste non plus. Donc, en jouant, j'ai aperçu de loin quelque chose qui remuait dans l'eau et qui se dirigeait vers nous. Je voyais cela très nettement et puis, tout d'un coup, je n'ai plus rien vu. J'ai dit à Lucas que je pensais qu'il y avait des hommes qui nageaient. Il

m'a répondu que j'avais dû picoler sec et que j'avais la vue trouble. Je lui ai dit que je voyais bien et qu'il y avait des hommes dans l'eau. 'Pas du tout', m'a-t-il rétorqué, 't'as la berlue.' 'Tu veux parier?', j'lui ai répondu, 'j'ai pas la berlue, il y a deux hommes qui nagent vers nous.' 'Je parie que non', a-t-il affirmé. 'Je pense que si', ai-je déclaré, 'je te parie dix sous que si.' 'Pourquoi pas?', m'a-t-il dit, 'voilà l'argent'. Moi, sans perdre mon sang froid, j'ai bravement mis, sur le sable, quatre grosses pièces avec l'aisance d'un homme qui n'a bu qu'un seul verre de vin. Je savais bien ce que je faisais. Quel niais ce type! Enfin donc, après avoir fait ce pari, les deux hommes nous firent signe d'aller les chercher. Je ramassai les pièces en disant à Lucas qu'ils nous appelaient et qu'il fallait aller les chercher. 'Non', me dit-il dit, 'ils m'ont fait perdre.' Je l'ai tellement sermonné que nous nous sommes mis dans une barque, puis nous avons atteint les deux désespérés, les avons tirés de l'eau, les avons amenés chez nous, les avons déshabillés et mis devant le feu. Par la suite, il en est venu encore deux de la même bande, lesquels s'étaient sauvés tout seuls; et puis, Mathurine est arrivée; on lui a fait les yeux doux. Voilà, Charlotte, comment tout ça s'est passé.

-Charlotte.

Ne m'as-tu pas dit, Pierrot, qu'il y en a un qui est mieux fait que les autres?

-Pierrot.

Oui, c'est le maître. Ce doit être un riche car il a un habit couvert de broderies d'or; ceux qui le servent sont des messieurs eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, tout riche qu'il est, il se serait noyé si je n'avais pas été là.

-Charlotte.

Vraiment?

-Pierrot.

Pardi, sans nous il était fait.

-Charlotte.

Est-il encore chez toi à se sécher, Pierrot?

-Pierrot.

Non, il est sec et s'est rhabillé devant nous. Mon Dieu, je n'en avais jamais vu s'habiller. Que de chichis ornent ces messieurs les courtisans! Je me perdrais dans tous ces falbalas; j'étais très surpris de voir ça. Charlotte, sur leur tête, ils ont des cheveux qui ne sont pas les leurs; ils fixent cela comme un gros bonnet de laine. Ils ont des chemises qui ont des manches où toi et moi pourrions tenir. En lieu et place de la culotte, ils portent un grand tablier; ils remplacent le pourpoint par une petite brassière qui couvre à peine le ventre; ils ne mettent pas de col mais un grand foulard avec des franges qui pendouillent sur l'estomac. Ils ont aussi de petits revers au bout des bras et de plus gros, aux jambes; et avec tout ça, ils sont couverts de rubans. Même leurs souliers portent des nœuds alambiqués.

-Charlotte.

Ma foi, Pierrot, il faut que j'aille voir un peu ça.

-Pierrot.

Écoute un peu avant, Charlotte. J'ai quelque chose à te dire.

-Charlotte.

Qu'est-ce que c'est?

-Pierrot.

Vois-tu, Charlotte, il faut que je vide mon sac. Je t'aime, tu le sais, et j'espère bien me marier un jour avec toi; cependant, je ne suis pas content de toi.

-Charlotte.

Comment? Qu'est-ce qu'il y a donc?

-Pierrot.

Il y a que tu me fais de la peine.

-Charlotte.

Et comment cela?

-Pierrot.

Tu ne m'aimes pas.

-Charlotte.

Ah, ah, ce n'est que ça!

-Pierrot.

Oui, ce n'est que ça, et c'est bien assez.

-Charlotte.

Mon Dieu, Pierrot, tu me dis toujours la même chose.

-Pierrot.

Je te dis toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose; si ce n'était pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose.

-Charlotte.

Mais, qu'est-ce qu'il te faut? Que veux-tu?

-Pierrot.

Je veux que tu m'aimes.

-Charlotte.

Est-ce que je ne t'aime pas?

-Pierrot.

Non, tu ne m'aimes pas; et pourtant, je fais tout ce que je peux pour te plaire. J'achète de jolis rubans à tous les marchands qui passent; j'escalade les arbres pour aller te dénicher des merles; je fais jouer des airs pour toi lorsque les musiciens viennent en ville pour les fêtes religieuses; c'est à s'en frapper la tête contre les murs. Vois-tu, ça n'est ni bien ni honnête de ne pas aimer les gens qui vous aiment.

-Charlotte.

Mais, mon Dieu, je t'aime aussi.

-Pierrot.

Oui, tu m'aimes à ta façon!

-Charlotte.

Comment veux-tu donc que je t'aime?

-Pierrot.

Je veux que tu m'aimes comme les gens qui aiment beaucoup!

-Charlotte.

Mais je t'aime bien assez comme ça.

-Pierrot.

Non, quand on aime vraiment, ça se voit: on fait mille petites singeries aux personnes quand on les aime du fond du cœur. Regarde la grosse Thomasse comment elle est se comporte avec le jeune Robain: elle est toujours autour de lui à l'agacer, elle ne le laisse jamais

tranquille. Elle lui fait toujours des blagues et le bouscule lorsqu'il passe près d'elle. L'autre jour, alors qu'il était assis sur un escabeau, elle l'a tiré par ses habits et l'a fait tomber par terre. Voilà comment on peut voir si les gens s'aiment vraiment ou pas. Mais toi, tu ne me dis jamais rien, t'es toujours là comme une souche de bois; je passerais vingt fois devant toi que tu ne me bousculerais pas ou ne me dirais pas la moindre chose. Ça n'est pas bien; tu es trop réservée.

-Charlotte.

Que veux-tu que j'y fasse? C'est mon caractère, et je ne peux pas en changer.

-Pierrot.

Il n'y a pas de caractère qui tienne. Quand on a de l'amitié pour les gens, on leur dit toujours un petit mot gentil.

-Charlotte.

Enfin, je t'aime comme je peux; si tu n'es pas content, tu n'as qu'à aimer quelqu'un d'autre.

-Pierrot.

Tu vois, si tu m'aimais, tu ne me dirais pas ce genre de méchanceté.

-Charlotte.

Pourquoi viens-tu m’embêter?

-Pierrot.

Je ne suis pas là pour t'embêter mais pour te demander un peu plus de considération.

-Charlotte.

Et bien, laisse faire le temps: peut-être que l'amour tel que tu le décris viendra tout d'un coup, sans y songer.

-Pierrot.

Touche donc là, Charlotte.

-Charlotte.

(Donnant sa main.)

Eh bien, quoi?

-Pierrot.

Promets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer davantage.

-Charlotte.

Je ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ça vienne naturellement. Pierrot, est-ce le monsieur dont tu m'as parlé?

-Pierrot.

Oui, c'est lui.

-Charlotte .

Ah, mon Dieu, comme il est élégant; ç'aurait été dommage qu'il se noie!

-Pierrot.

Je reviendrai tout à l'heure; je vais boire un coup pour me requinquer un peu après tant d'émotions et de fatigue.

Scène II. Don Juan, Sganarelle, Charlotte, dans le fond du théâtre.

-Don Juan.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, et cette bourrasque imprévue a renversé, avec notre barque, le projet que nous avions fait. Cependant, la paysanne que je viens de quitter répare ce malheur: je lui ai trouvé des charmes qui me font oublier l'échec de notre entreprise. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe; j'ai déjà pris des dispositions qui ne manqueront pas d'atténuer mes soupirs.

-Sganarelle.

Monsieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine nous sommes-nous sortis d'une situation périlleuse qu'au lieu de rendre grâce au ciel de sa bienveillance vous travaillez déjà à attirer sa colère par vos fantaisies habituelles et vos amours cr...

(Don Juan prend un ton menaçant.)

Silence, coquin, tu ne sais pas ce que tu dis et monsieur sait ce qu'il fait. Allons.

-Don Juan.

(Apercevant Charlotte.)

Ah, ah! D'où sort cette autre paysanne, Sganarelle? As-tu rien vu de plus joli? Ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre?

-Sganarelle.

Assurément.

(À part.)

Une autre conquête.

-Don Juan.

(À Charlotte.)

D'où me vient, ma belle, une rencontre si agréable? Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouverait donc des personnes aussi bien faites que vous?

-Charlotte.
Vous voyez, Monsieur...

-Don Juan.
Êtes-vous de ce village?

-Charlotte.
Oui, Monsieur.

-Don Juan.
Et vous y vivez?

-Charlotte.
Oui, Monsieur.

-Don Juan.
Vous vous appelez?

-Charlotte.
Charlotte, pour vous servir.

-Don Juan.

Ah, la jolie dame, et que ses yeux sont pénétrants!

-Charlotte.

Monsieur, vous me faites rougir.

-Don Juan.

La vérité ne doit pas vous faire rougir. Sganarelle, qu'en dis-tu? Peut-on rien voir de plus agréable? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah, que cette taille est jolie! Levez un peu la tête, de grâce. Ah, que ce visage est mignon! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah, qu'ils sont beaux! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah, qu'elles sont amoureuses et ces lèvres, appétissantes! Je suis hypnotisé: je n'ai jamais vu de créature aussi charmante que vous.

-Charlotte.

Monsieur, je ne sais pas si vous êtes sincère ou si vous vous moquez de moi.

-Don Juan.

Moi, me moquer de vous? Dieu m'en garde! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

-Charlotte.

Je vous remercie, dans ce cas.

-Don Juan.

Vous n'avez pas à me remercier car c'est votre beauté qui vous complimente aujourd'hui.

-Charlotte.

Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi; je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

-Don Juan.

Sganarelle, regarde un peu ses mains.

-Charlotte.

Fi, Monsieur! Elles sont toutes noires.

-Don Juan.

Ah, que dites-vous? Elles sont les plus belles du monde; souffrez que j'y dépose un baiser, je vous en prie.

-Charlotte.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites; si j'avais su cela plus tôt, je n'aurais pas manqué de les laver à grande eau.

-Don Juan.

Dites-moi un peu, belle Charlotte, êtes-vous mariée?

-Charlotte.

Non, Monsieur; mais je dois bientôt l'être avec Pierrot, le fils de ma voisine: madame Simonette.

-Don Juan.

Quoi! Une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan? Non, non, c'est faire injure à tant de beauté. Vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez, sans doute, un meilleur sort; le ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici exprès pour empêcher ce mariage et rendre justice à vos charmes. Car, enfin, belle Charlotte, je vous aime profondément; il ne tiendrait qu'à vous que je vous arrache à ce misérable lieu pour vous mette dans une position où vous méritez d'être. Cet amour est bien imprévu, sans doute, mais c'est là, belle Charlotte, la conséquence de votre grande beauté: en un

quart d'heure vous enflammer le coeur d'un homme qu'une autre n'arriverait pas à réveiller en six mois.

-Charlotte.

Monsieur, vous êtes un beau parleur et vos mots sucrés me flattent. J'aurais toutes les envies du monde de vous croire, mais on m'a toujours dit que vous autres courtisans êtes des séducteurs qui ne songez qu'à abuser les filles.

-Don Juan.

Je ne suis pas de ces gens-là.

-Sganarelle.

Il ne l'est pas!

-Charlotte.

Voyez-vous, Monsieur, il n'y a pas plaisir à se laisser abuser. Bien que pauvre paysanne, je suis une femme honorable: j'aimerais mieux me voir morte que de me voir déshonorée.

-Don Juan.

Moi, j'aurais l'âme assez méchante pour abuser une personne comme vous? Je serais assez lâche pour vous déshonorer ? Non, non, j'ai trop de conscience pour cela. Je vous aime, Charlotte, en tout bien et tout honneur. Pour vous montrer que je ne mens pas, je dois vous dire que je n'ai pas d'autre dessein que de vous épouser. Y aurait-il une plus grande preuve d'amour que celle-ci? M'y voilà prêt; je n'attends donc que votre décision. L'homme que voilà est le témoin du serment que je vous fait maintenant.

-Sganarelle.

N'ayez crainte, Madame, il se mariera avec vous autant de fois que vous le voudrez!

-Don Juan.

Ah, Charlotte, je vois bien que vous ne me connaissez pas encore! C'est un tort de me juger à travers les a priori des autres; s'il y a des fourbes dans le monde, des gens qui ne cherchent qu'à abuser les filles, vous ne devez pas me ranger parmi eux et mettre en doute la sincérité de ma foi. Et puis, votre beauté vous assure contre tout. Quand on est faite comme vous, on ne peut pas avoir de telles craintes: vous n'avez pas l'air, croyez-moi, d'une personne qu'on abuse. Quant à moi, je vous l'avoue, je me percerais le cœur de mille coups si j'avais eu l'idée de vous trahir.

-Charlotte.

Mon Dieu! Je ne sais pas si vous mentez ou non, mais ce que vous dites est... crédible.

-Don Juan.

Lorsque vous me croirez, vous me rendrez justice assurément, et je vous réitère encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas? Ne voulez-vous pas consentir à être ma femme?

-Charlotte.

Il faudrait que ma tante le veuille.

-Don Juan.

Allez donc la consulter, Charlotte, puisque vous le voulez bien.

-Charlotte.

J'hésite un peu, Monsieur, car je ne veux pas que l'on me trompe.

-Don Juan.

Comment! Douteriez-vous encore de ma sincérité? Voulez-vous que je fasse des serments épouvantables? Que le ciel...

-Charlotte.

Mon Dieu, ne jurez pas! Je vous crois.

-Don Juan.

Donnez-moi donc un petit baiser comme gage de votre parole.

-Charlotte.

Oh! Monsieur, attendez que nous soyons mariés, je vous prie. Après cela, je vous embrasserai autant que vous voudrez.

-Don Juan.

Eh bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez, abandonnez-moi seulement votre main et souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement qui m'étreint...

Scène III. Don Juan, Sganarelle, Pierrot, Charlotte.

-Pierrot.

(Poussant Don Juan qui baise la main de Charlotte.)

Tout doux, Monsieur; tenez-vous, je vous prie. Vous vous échauffez trop; vous pourriez attraper une pleurésie.

-Don Juan.

(Repoussant rudement Pierrot.)

Qui m'amène cet impertinent?

-Pierrot.

(Se mettant entre Don Juan et Charlotte.)

Je vous dis de vous tenir et de ne pas vous approcher de mademoiselle.

-Don Juan.

(Repoussant encore Pierrot.)

Ah, que de bruit!

-Pierrot.

Quelles manières! On ne pousse pas les gens comme cela.

-Charlotte.

(Prenant Pierrot par le bras.)

Laisse-le donc faire, Pierrot.

-Pierrot.

Comment! Que je le laisse faire! Je ne veux pas, moi.

-Don Juan.

Ah!

-Pierrot.

Parce que vous êtes un monsieur, vous viendriez caresser nos femmes? Allez donc caresser les vôtres.

-Don Juan.

Heu ?

-Pierrot.

Heu.

(Don Juan lui donne une gifle.)

Ne me frappez pas.

(Autre gifle.)

Oh, mon Dieu!

(Autre gifle.)

Encore!

(Autre gifle.)

Mais qu'est-ce que je vous ai fait! Ça n'est pas bien de frapper les gens, spécialement ceux qui vous sauvent de la noyade.

-Charlotte.

Pierrot, ne te fâche pas.

-Pierrot.

Je veux me fâcher; et toi, t'es une vilaine car tu te laisses séduire.

-Charlotte.

Pierrot, ce n'est pas ce que tu penses. Ce monsieur veut m'épouser, et tu ne dois pas te mettre en colère.

-Pierrot.

Comment? Mais c'est avec moi que tu dois te marier.

-Charlotte.

Ça n'y fait rien, Pierrot. Si tu m'aimes, ne serais-tu pas content que je devienne une vraie dame?

-Pierrot.

Certainement pas. J'aimerais mieux te voir morte que de te voir épouser un autre.

-Charlotte.

Va, va, Pierrot, ne t'emporte pas. Si je deviens sa femme, je te ferai gagner quelque chose: tu apporteras du beurre et du fromage chez nous.

-Pierrot.

Tu rêves! Je n'y en porterai jamais, même si tu me payais deux fois le prix. Je constate donc que tu es d'accord pour te marier avec lui. Si j'avais su ça tantôt, je me serais bien gardé de le tirer de l'eau; je lui aurais, d'ailleurs, donné un bon coup de rame sur la tête.

-Don Juan.

(S'approchant de Pierrot pour le frapper.)

Qu'est-ce que vous dites?

-Pierrot.

(Se mettant derrière Charlotte.)

Je ne crains personne.

-Don Juan.

(Passant du côté où est Pierrot.)

Attendez-moi un peu.

-Pierrot.

(Repassant de l'autre côté.)

Je me moque de tout, moi.

-Don Juan.

(Courant après Pierrot.)

Voyons cela.

-Pierrot.

(Se sauvant encore derrière Charlotte.)

J'en ai vu d'autres.

-Don Juan.

Ouais!

-Sganarelle.

Eh, Monsieur, laissez là ce pauvre misérable. C'est idiot de lui taper dessus.

(À Pierrot, en se mettant entre lui et Don Juan.)

Écoute, mon pauvre garçon, retire-toi et ne lui dis rien.

-Pierrot.

(Passant devant Sganarelle, et regardant fièrement Don Juan.)

Je veux lui dire un mot, moi!

-Don Juan.

(Levant la main pour donner une gifle à Pierrot.)

Ah! Je vous apprendrai...

(Pierrot baisse la tête et Sganarelle reçoit la gifle.)

-Sganarelle.

(Regardant Pierrot.)

Maudit soit le vaurien!

-Don Juan.

(À Sganarelle.)

Te voilà payé de ta charité.

-Pierrot.

Bon Dieu! Je vais dire à sa tante tout ce qui s'est passé ici.

Scène IV. Don Juan, Charlotte, Sganarelle.

-Don Juan.

(À Charlotte.)

Enfin, je vais être le plus heureux des hommes, et je n'échangerais pas mon bonheur contre toutes les choses du paradis. Quel bonheur ce sera quand vous serez ma femme et que...

Scène V. Don Juan, Mathurine, Charlotte, Sganarelle.

-Sganarelle.

(Apercevant Mathurine.)

Ah, ah!

-Mathurine.

(À Don Juan.)

Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Non, au contraire, c'est elle qui me disait qu'elle voulait être ma femme; je lui répondais que j'étais fiancé avec vous.

-Charlotte.

(À Don Juan.)

Que vous veut donc Mathurine?

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

Elle est jalouse de me voir vous parler et voudrait bien que je l'épouse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

-Mathurine.

Quoi, Charlotte...

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Tout ce que vous lui direz sera inutile; elle s'est mis cela dans la tête.

-Charlotte.

Comment donc, Mathurine...

-Don Juan

(Bas, à Charlotte.)

C'est en vain que vous lui parlerez: vous ne lui enlèverez pas cette idée de la tête.

-Mathurine.

Est-ce que...

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

-Charlotte.

Je voudrais...

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

Elle est obstinée comme le diable.

-Mathurine.

Vraiment...

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Ne lui dites rien, c'est une folle.

-Charlotte.

Je pense...

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

Laissez-la là, c'est une extravagante.

-Mathurine.

Non, non, il faut que je lui parle.

-Charlotte.

Je veux voir un peu ses raisons.

-Mathurine.

Quoi...

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promis de l'épouser.

-Charlotte.

Je...

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

Gageons qu'elle vous soutiendra que je lui ai promis de la prendre pour femme.

-Mathurine.

Charlotte, ça n'est pas bien de marcher sur les plates-bandes des autres.

-Charlotte.

Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse parce que monsieur me parle.

-Mathurine.

C'est moi que monsieur a vue la première.

-Charlotte.

S'il vous a vue la première, il m'a vue ensuite et m'a promis de m'épouser.

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Et bien, que vous ai-je dit?

-Mathurine.

Je vous baise les mains; c'est moi, et non pas vous qu'il a promis d'épouser.

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

N'ai-je pas deviné?

-Charlotte.

A d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

-Mathurine.

Vous vous moquez des gens; c'est moi, pas vous.

-Charlotte.

Il est sur le point de vous dire que j'ai raison.

-Mathurine.

Il va bientôt vous dire que c'est moi qui ai raison.

-Charlotte.

Monsieur, est-ce que vous lui avez promis de l'épouser?

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

Vous vous moquez de moi.

-Mathurine.

Est-il vrai, Monsieur, que vous lui ayez donné votre parole d'honneur de devenir son mari?

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Pouvez-vous penser cela?

-Charlotte.

Vous voyez qu'elle le soutient.

-Don Juan.

(Bas, à Charlotte.)

Laissez-la faire.

-Mathurine.

Vous remarquez qu'elle l'affirme.

-Don Juan.

(Bas, à Mathurine.)

Laissez-la dire.

-Charlotte.

Non, non, il faut connaître la vérité.

-Mathurine.

Il est question d'en juger.

-Charlotte.

Oui, Mathurine, je veux que monsieur vous montre votre bêtise.

-Mathurine.

Oui, Charlotte, je veux que monsieur vous rende un peu honteuse.

-Charlotte.

Monsieur, réglez la querelle, s'il vous plaît.

-Mathurine.

Mettez-nous d'accord, Monsieur.

-Charlotte.

(À Mathurine.)

Vous allez voir.

-Mathurine.

(À Charlotte.)

Vous allez voir vous même.

-Charlotte.

(À Don Juan.)

Dites.

-Mathurine.

(À Don Juan.)

Parlez.

-Don Juan.

Que voulez-vous que je vous dise? Vous soutenez toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qu'il en est sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage? Pourquoi m'obliger, là-dessus, à des redites? Celle à qui je l'ai promis n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi se moquer des discours de l'autre? Doit-elle se fatiguer à argumenter sachant que je tiendrai ma promesse? Les discours n'avancent pas les choses. Il faut faire et non pas dire; les actes ont plus de sens que les paroles. Aussi, c'est de cette manière que je veux vous mettre d'accord; on verra, quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur.

(Bas, à Mathurine.)

Laissez-lui croire ce qu'elle voudra.

(Bas, à Charlotte.)

Laissez-la s'imaginer des choses.

(Bas, à Mathurine.)

Je vous adore.

(Bas, à Charlotte.)

Je suis tout à vous.

(Bas, à Mathurine.)

Tous les visages sont laids comparés au vôtre.

(Bas, à Charlotte.)

On ne peut plus supporter les autres quand on vous a vue.

(Haut.)

J'ai un petit ordre à donner, je vous retrouverai dans un quart d'heure.

Scène VI. Charlotte, Mathurine, Sganarelle.

-Charlotte.

(À Mathurine.)

Je suis celle qu'il aime.

-Mathurine.

(À Charlotte.)

C'est moi qu'il épousera.

-Sganarelle.

(Arrêtant Charlotte et Mathurine.)

Ah, pauvres filles que vous êtes, j'ai pitié de votre innocence! Je ne peux pas accepter de vous voir courir à votre perte. Croyez-moi, l'une et l'autre, méfiez-vous des fadaises qu'il vous raconte. Restez bien sagement dans votre village.

Scène VII. Don Juan, Charlotte, Mathurine, Sganarelle.

-Don Juan.

(Dans le fond du théâtre, à part.)

Je voudrais bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

-Sganarelle.

(À ces filles.)

Mon maître est un fourbe; il n'a pour but que de vous abuser, et en a bien abusé d'autres: c'est l'épouseur du genre humain et ...

(Apercevant Don Juan.)

… cela est faux; quiconque vous dira cela est un menteur. Mon maître n'est pas l'épouseur du genre humain, il n'est pas fourbe, il n'a pas l'intention de vous tromper et n'a jamais abusé d'autres femmes. Ah! Tenez, le voilà, demandez-le plutôt à lui.

-Don Juan.

(Regardant Sganarelle, et le soupçonnant d'avoir parlé.)

Oui!

-Sganarelle.

Monsieur, comme le monde est plein de médisants, je vais au devant des choses; je leur disais que, si quelqu'un venait leur dire du mal de vous, elles se gardent bien de le croire et ne manquent pas de lui dire qu'il a menti.

-Don Juan.

Sganarelle!

-Sganarelle.

(À Charlotte et à Mathurine.)

Oui, monsieur est un homme d'honneur; je vous le garantis.

-Don Juan.

Honneur!

-Sganarelle.

Ce sont des impertinents.

Scène VIII. Don Juan, La Ramée, Charlotte, Mathurine, Sganarelle.

-La Ramée.

(Bas, à Don Juan.)

Monsieur, je viens pour vous dire qu'il vaudrait mieux que vous partiez d'ici.

-Don Juan.

Pourquoi?

-La Ramée.

Douze hommes à cheval vous cherchent; ils seront ici dans peu de temps. Je ne sais pas par quel moyen ils ont pu vous suivre, mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé et auquel ils vous ont dépeint. L'affaire est urgente; plus tôt serez-vous parti, meilleur ce sera.

Scène IX. Don Juan, Charlotte, Mathurine, Sganarelle.

-Don Juan.

(À Charlotte et à Mathurine.)

Une affaire pressante m'oblige à m'absenter, mais je vous prie de bien vouloir vous souvenir de ma promesse et de croire que vous aurez de mes nouvelles avant demain au soir.

Scène X. Don Juan, Sganarelle.

-Don Juan.

Comme la partie n'est pas égale, il faut ruser et éluder adroitement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle mette mes habits, et moi...

-Sganarelle.

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué en portant vos habits et...

-Don Juan.

Dépêche-toi, c'est trop d'honneur que je te fais; bien heureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

-Sganarelle.

Je vous remercie d'un tel honneur.

(Seul.)

Ô ciel, puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grâce de n'être pas pris pour un autre!

ACTE TROIS.

Le théâtre représente une forêt.

Scène un. Don Juan, en habit de voyage; Sganarelle, en médecin.

-Sganarelle.

Ma foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison et que nous voilà l'un et l'autre déguisés à merveille. Votre première idée était très mauvaise; ceci nous cache bien mieux que tout ce que vous vouliez faire.

-Don Juan.

Il est vrai que te voilà bien. Je ne sais pas où tu as trouvé cet attirail ridicule.

-Sganarelle.

C'est le vêtement d'un médecin, qui a été laissé en gage à l'endroit où je l'ai pris; il a fallut donner pas mal d'argent pour pouvoir l'acquérir. Cependant, Monsieur, cet habit m'attire la considération des gens: on se met à me saluer et l'on vient même me consulter, comme si j'étais un vrai médecin.

-Don Juan.

Comment cela?

-Sganarelle.

Cinq ou six paysans et paysannes, en me voyant passer, sont venus me demander mon avis sur différentes maladies.

-Don Juan.

Tu leur as répondu que tu n'y entendais rien?

-Sganarelle.

Moi? Pas du tout. J'ai voulu être à la hauteur de mon habit: j'ai raisonné sur le mal et leur ai fait une ordonnance à chacun.

-Don Juan.

Quels remèdes leur as-tu prescrits?

-Sganarelle.

Ma foi, Monsieur, j'ai prescrit les médicaments qui erraient dans ma mémoire; j'ai fait mes ordonnances un peu au hasard. Ce serait amusant que les malades guérisse et viennent me remercier.

-Don Juan.

Et pourquoi pas? Pourquoi n'aurais-tu pas les mêmes privilèges que tous les autres médecins? Comme toi, ils ne sont pas à l'origine de la guérison des malades; leur art est pure grimace. Ils ne font que s'attribuer la gloire des guérisons spontanées; tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade et voir attribuer à tes remèdes tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature.

-Sganarelle

Comment, Monsieur, vous ne croyez pas en la médecine?

-Don Juan.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

-Sganarelle.

Quoi! Vous doutez de l'efficacité des potions, des baumes et des fumigations?

-Don Juan.

Et pourquoi pas?

-Sganarelle.

Vous avez l'âme bien mécréante. Cependant, vous ne pouvez pas nier l'efficacité du vin émétique. Ses miracles ont converti les esprits les plus incrédules. Il n'y a pas trois semaines que j'en ai constaté, moi qui vous parle, les effets merveilleux.

-Don Juan.

Et plus précisément?

-Sganarelle.

Il y avait un homme qui, depuis six jours, était à l'agonie; on ne savait plus quoi lui ordonner; tous les remèdes ne faisaient rien; on s'avisa, à la fin, de lui donner un émétique.

-Don Juan.

Il réchappa, n'est-ce pas?

-Sganarelle.

Non, il mourut.

-Don Juan.

L'effet est admirable.

-Sganarelle.

Comment! Il y avait six jours entiers qu'il n'arrivait pas à mourir et cela le tua tout d'un coup. N'y-a-t-il rien de plus efficace?

-Don Juan.

Tu as raison.

-Sganarelle.

Mais laissons la médecine en laquelle vous ne croyez pas et parlons d'autres choses, car cet habit me donne de l'esprit; je me sens d'humeur à argumenter contre vous. Vous savez bien que vous me le permettez et que vous ne me défendez que les remontrances.

-Don Juan.

Eh bien?

-Sganarelle.

Je veux connaître le fond de vos pensées. Est-il possible que vous ne croyiez pas du tout au ciel?

-Don Juan.

Laissons cela.

-Sganarelle.

Ça veut dire non. Et à l'enfer?

-Don Juan.

Eh!

-Sganarelle.

Tout de même. Et au diable?

-Don Juan.

Oui, oui.

-Sganarelle.

Aussi peu. Ne croyez-vous pas à l'autre vie?

-Don Juan.

Ah, ah, ah!

-Sganarelle.

Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Donnez-moi un peu votre opinion sur le fantôme du moine bourru.

-Don Juan.

Maudit soit le fat!

-Sganarelle.

Voilà une chose que je ne peux pas supporter, car il n'y a rien de plus réel que le fantôme du moine bourru. Je me ferais pendre pour celui-là. Encore faudrait-il croire en quelque chose. En quoi, au juste, croyez-vous?

-Don Juan.

En quoi je crois?

-Sganarelle.

Oui.

-Don Juan.

Je crois que deux et deux font quatre, Sganarelle, et que quatre et quatre font huit.

-Sganarelle.

La belle croyance, la belle profession de foi! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique. Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage, le plus souvent. Quant à moi, Monsieur, je n'ai pas étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne pourra se vanter de m'avoir jamais rien enseigné. Cependant, avec mon bon sens, mon jugement, je vois les

choses mieux que tous les livres et je comprends très bien que le monde que nous voyons n'est pas un champignon qui aurait poussé en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, ce ciel, et si tout cela vient de soi-même. Vous voilà, vous, par exemple; est-ce que vous vous êtes fait tout seul, n'a-t-il pas fallu l'intervention de votre père et de votre mère pour vous engendrer? Pouvez-vous regarder le corps humain sans admirer l'agencement des organes? Ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et toutes ces autres choses qui sont là, et qui... Oh, dame! Interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne peux pas argumenter si l'on ne m'interrompt pas. Vous vous taisez exprès et me laissez parler par méchanceté.

-Don Juan.

J'attends que ton raisonnement soit fini.

-Sganarelle.

Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants sont incapables d'expliquer. N'est-il pas merveilleux que je sois ici et que j'aie un organe dans la tête qui pense cent choses différentes en même temps et fait de mon corps tout ce qu'il veut? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner...

(Il se laisse tomber en tournant.)

-Don Juan.

Bon, voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

-Sganarelle.

Morbleu, je suis bien bête de m'amuser à discuter avec vous; croyez ce que vous voudrez, de toute façon, vous serez damné!

-Don Juan.

Tout en parlant, je crois que nous nous sommes égarés. Appelle un peu cet homme que tu vois là-bas, pour lui demander le chemin.

Scène II. Don Juan, Sganarelle, un pauvre.

-Sganarelle.

Holà! Ho! L'homme! Ho! Monsieur! Ho! L'ami! Un petit mot, s'il vous plaît. Indiquez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

-Le pauvre.

Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et tourner à droite quand vous serez au bout de la forêt; mais je vous conseille de vous tenir sur vos gardes car, depuis quelque temps, il y a des voleurs qui rôdent.

-Don Juan.

Mon ami, je te remercie pour ce renseignement.

-Le pauvre.

Si vous vouliez me donner, Monsieur, quelques pièces?

-Don Juan.

Ah, ah! Ton avis est intéressé, à ce que je vois.

-Le pauvre.

Je suis un pauvre homme, Monsieur, vivant seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le ciel afin qu'il vous récompense.

-Don Juan.

Prie le pour qu'il te donne un habit plutôt que de te mêler des affaires des autres.

-Sganarelle.

Vous ne connaissez pas monsieur; il ne croit qu'en deux et deux font quatre et en quatre et quatre font huit.

-Don Juan.

Que fais-tu toute la journée?

-Le pauvre.

Je prie le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

-Don Juan.

Il est donc impossible que tu n'aies pas d'argent.

-Le pauvre.

Hélas, Monsieur, je suis extrêmement pauvre.

-Don Juan.

Tu te moques: un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être dans une certaine aisance.

-Le pauvre.

Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à me mettre sous la dent.

-Don Juan.

Voilà qui est étrange, et tu es bien mal récompensé pour ta peine. Ah, ah! Je te donnerai un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer...

-Le pauvre.

Monsieur, voudriez-vous que je commette un tel péché?

-Don Juan.

Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or, ou non; en voici un que je te donne, si tu jures. Tiens: il faut jurer.

-Le pauvre.

Monsieur...

-Don Juan.

Tu ne l'auras pas, si tu ne le fais pas.

-Sganarelle.

Va, va, jure un peu: il n'y a pas de mal.

-Don Juan.

Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

-Le pauvre.

Non, Monsieur, j'aimerais mieux mourir de faim.

-Don Juan.

Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité.

(Regardant dans la forêt.)

Mais que vois-je là? Un homme attaqué par trois autres! La partie est trop inégale; je ne peux pas accepter cette lâcheté.

(Il met l'épée à la main et court sur le lieu du combat.)

Scène III. Sganarelle.

-Sganarelle.

Mon maître est un vraiment courageux d'aller au devant d'un danger qui ne le cherche pas. Mais, ma foi, le secours a servi, et les deux ont fait fuir les trois.

Scène IV. Don Juan, don Carlos, Sganarelle, au fond de théâtre.

-Don Carlos.

(Remettant son épée.)

On voit, par la fuite de ces voleurs, de quel secours est votre bras. Permettez, Monsieur, que je vous remercie pour cette action si généreuse et que...

-Don Juan.

Je n'ai rien fait, Monsieur, que vous n'auriez fait à ma place. Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures; l'action de ces coquins était si lâche que c'eût été y prendre part que de ne pas s'y opposer. Mais par quelle malencontreux hasard vous êtes-vous trouvé entre leurs mains?

-Don Carlos.

Je me suis perdu; alors que je cherchais à rejoindre mon frère et les gens de notre suite, j'ai rencontré ces voleurs qui, d'abord, ont tué mon cheval, et qui, sans votre aide, en auraient fait autant de moi.

-Don Juan.

Désirez-vous aller en direction de la ville?

-Don Carlos.

Oui, mais sans vouloir y entrer. Nous nous voyons obligés, mon frère et moi, à fouiller la campagne pour une de ces fâcheuses affaires qui réduisent les gentilshommes à se sacrifier, eux et leur famille, à la sévérité de leur honneur, puisque le plus doux succès en est toujours funeste et que, si l'on ne quitte pas la vie, on est contraint de quitter le royaume. C'est pour cette raison que je trouve la condition de gentilhomme malheureuse; on ne peut jamais dépendre uniquement de sa conduite car les lois de l'honneur nous font dépendre du dérèglement de la conduite d'autrui; notre vie, notre repos et nos biens subissent la fantaisie des hommes téméraires qui ne manquent jamais de nous injurier et de nous mettre en danger.

-Don Juan.

On a tout de même la possibilité de faire courir le même risque et passer un mauvais quart d'heure à ceux qui osent, de gaieté de cœur, nous offenser. Mais serait-ce indiscret de vous demander la nature de votre affaire?

-Don Carlos.

La chose n'est plus un secret: lorsque l'injure a éclaté, notre honneur ne va pas jusqu'à vouloir cacher notre honte. Au contraire, il convient de faire éclater sa colère et de rendre ses intentions publiques. Aussi, Monsieur, je veux vous dire que l'offense que nous

cherchons à venger est une sœur séduite et enlevée d'un couvent, et que l'auteur de cette offense est un Don Juan Tenorio, fils de Don Louis Tenorio. Nous le cherchons depuis quelques jours; nous l'avons suivi ce matin grâce aux renseignements fournis par un domestique qui nous a dit qu'il sortait à cheval, accompagné de quatre ou cinq hommes, et qu'il avait pris le long de cette côte. Cependant, tous nos efforts ont été inutiles: nous n'avons pas pu découvrir ce qu'il est devenu.

-Don Juan.

Le connaissez-vous, Monsieur, ce Don Juan dont vous parlez?

-Don Carlos.

Non, je ne l'ai jamais vu; j'ai seulement entendu la description faite à mon frère; sa renommée est désastreuse, c'est un homme dont la vie...

-Don Juan.

Arrêtez, Monsieur, s'il vous plaît. Il est un peu de mes amis; ce serait une espèce de lâcheté que d'en entendre dire du mal.

-Don Carlos.

Pour vous plaire, Monsieur, je n'en dirai rien du tout. C'est bien la moindre des choses que de se taire devant une personne qui vous a sauvé la vie. Néanmoins, même si une certaine amitié vous lie, j'ose espérer que vous n'approuverez pas son action et ne trouverez pas étrange que nous cherchions à nous venger.

-Don Juan.

Au contraire, je veux vous aider et vous épargner des recherches inutiles. Je suis un ami de don Juan, je n'y peux rien, mais il n'est pas raisonnable qu'il offense

impunément des gentilshommes; je m'engage donc à faire qu'il répare cette injure.

-Don Carlos.

Et comment peut on réparer cette sorte d'injure?

-Don Juan.

De différentes manières, bien sûr; et sans vous donner la peine de chercher Don Juan davantage, je m'engage à le débusquer n'importe où, dès que vous le voudrez.

-Don Carlos.

Vous êtes trop aimable, Monsieur; après ce que je vous dois, cela me gênerait que vous soyez de la partie.

-Don Juan.

Je suis si attaché à don Juan qu'il ne pourrait se battre sans que je ne me batte aussi, mais, enfin, j'en réponds comme de moi-même, et vous n'avez qu'à dire quand vous voulez qu'il paraisse pour que j'arrange un rendez-vous.

-Don Carlos.

Que ma destinée est cruelle! Faut-il que je vous doive la vie et que don Juan soit de vos amis!

Scène V. Don Alonse, don Carlos, don Juan, Sganarelle.

-Don Alonse.

(Parlant à ceux de sa suite, sans voir don Carlos ni don Juan.)

Faites boire là mes chevaux, et qu'on les attache aux autres: je veux marcher un peu.

(Les apercevant tous les deux.)

Ô ciel, que vois-je ici? Quoi, mon frère! Vous voila avec notre ennemi mortel !

-Don Carlos.

Notre ennemi mortel?

-Don Juan.

(Mettant la main sur la garde de son épée.)

Oui, je suis Don Juan, en personne; l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom plus longtemps.

-Don Alonse.

(Mettant l'épée à la main.)

Ah, traître, il faut que tu périsses, et...

(Sganarelle court se cacher.)

-Don Carlos.

Mon frère, arrêtez. Je lui suis redevable de la vie; sans le secours de son bras vengeur, j'aurais été tué par des voleurs que j'ai rencontrés dans le bois.

-Don Alonse.

Et voulez-vous que cet acte empêche notre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie ne sont d'aucun mérite pour engager notre âme;

s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnaissance, mon frère, est ici ridicule; l'honneur étant infiniment plus précieux que la vie, on ne doit rien à celui qui vous a injurié, même s'il vous a sauvé la vie.

-Don Carlos.

Mon frère, je connais la différence qu'un gentilhomme doit toujours faire entre l'un et l'autre; la reconnaissance de l'obligation n'efface pas, en moi, le ressentiment de l'injure; permettez toutefois que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquitte, sur-le-champ, de la vie que je lui dois, par un délai: il faut lui laisse la liberté de jouir, durant quelques jours, du fruit de son bienfait.

-Don Alonse.

Non, non, c'est hypothéquer notre vengeance que de la reculer; l'occasion pourrait ne plus se présenter. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit pas songer à retarder l'issue; si vous répugnez à prêter votre bras, vous n'avez qu'à vous retirer et laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

-Don Carlos.

Pitié, mon frère...

-Don Alonse.

Tous ces discours sont superflus: il faut qu'il meure.

-Don Carlos.

Arrêtez, vous dis-je. Je n'accepterai pas qu'on lui refuse un privilège. Je jure que je le défendrai ici contre qui que ce soit; je saurai lui faire un rempart de cette

même vie qu'il a sauvée. Pour adresser vos coups, il faudra que vous me transperciez.

-Don Alonse.

Quoi, vous prenez le parti de notre ennemi contre moi! Loin d'éprouver le même dégoût que moi, vous lui témoignez une certaine reconnaissance!

-Don Carlos.

Mon frère, montrons de la modération dans une action légitime; ne vengeons pas notre honneur avec l'emportement qui vous anime. Nos passions ne doivent pas courir sur le chemin de la sauvagerie mais sur celui de la raison. Par ailleurs, je ne veux pas, mon frère, demeurer redevable à mon ennemi; je lui doit quelque chose, il faut donc que je m'acquitte immédiatement de cette dette morale. Notre vengeance, pour être différée, n'en sera pas moins éclatante; au contraire, elle en tirera avantage: elle la fera paraître plus juste aux yeux de tout le monde.

-Don Alonse.

C'est une étrange faiblesse, un aveuglement effroyable que de risquer ainsi les intérêts de son honneur pour la ridicule pensée d'une obligation chimérique.

-Don Carlos.

Ne craignez rien, mon frère. Si je fais une faute, je saurai bien la réparer. De plus, je tiens à me charger de notre vengeance. Je sais à quoi elle nous oblige; ce retard d'un jour que ma reconnaissance lui demande ne fera qu'augmenter mon ardeur à la satisfaire. Don Juan, vous voyez que j'ai soin de vous rendre le bien que j'ai reçu de vous; vous devez, par là, juger du reste, croire que je m'acquitte avec la même conviction de ce que je dois et

que je ne serai pas moins exact à vous payer l'injure que le bienfait. Je ne veux pas vous obliger ici à expliquer vos sentiments; je vous donne la liberté de penser à loisir aux résolutions que vous avez à prendre. Vous connaissez assez l'importance de l'offense que vous nous avez faite; je vous fais juge des réparations qu'elle impose. Il y a des moyens doux pour nous satisfaire; il y en a de violents; mais, enfin, quel que soit votre choix, vous m'avez promis me donner vos explications. Songez-y, je vous prie, et souvenez-vous que, hors d'ici, je dois veiller à notre réputation.

-Don Juan.

Je n'ai rien exigé de vous et tiendrai ma promesse.

-Don Carlos.

Allons, mon frère; un moment de douceur ne fait aucune injure à la sévérité de notre devoir.

Scène VI. Don Juan, Sganarelle.

-Don Juan -

Holà! Hé, Sganarelle!

-Sganarelle.

(Sortant de l'endroit où il était caché.)

C'est à quel sujet?

-Don Juan.

Comment, coquin, tu fuis quand on m'attaque!

-Sganarelle.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'étais un peu indisposé. Je crois que cet habit est un purgatif et que c'est prendre un médicament que de le porter.

-Don Juan.

Tu n'es qu'un insolent! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu qui est celui à qui j'ai sauvé la vie?

-Sganarelle.

Moi? Non.

-Don Juan.

C'est un frère d'Elvire.

-Sganarelle.

Un...

-Don Juan.

Il est assez honnête; il me l'a démontré. Je regrette d'avoir un différend avec lui.

-Sganarelle.

Il vous serait facile d’arranger les choses.

-Don Juan.

Oui, mais ma passion pour doña Elvire est usée: mon humeur est donc incompatible avec tout genre d'engagement. J'aime la liberté en amour, tu le sais, et je ne saurais me résoudre à enfermer mon coeur entre quatre murs. Je te l'ai dit vingt fois, toutes les beautés m'ensorcellent, mon coeur appartient à elles; elles se le donnent tour à tour; qu'elles essaient donc de le garder plus qu'un instant! Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

-Sganarelle.

Vous ne le savez pas?

-Don Juan.

Non, vraiment.

-Sganarelle.

C'est le tombeau que le commandeur faisait faire lorsque vous l'avez tué.

-Don Juan.

Ah, tu as raison! Je ne savais pas que c'était de ce côté-ci qu'il était. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi bien que de la statue du commandeur, et j'ai envie d'aller le voir.

-Sganarelle.

Monsieur, n'y allez pas.

-Don Juan.

Pourquoi?

-Sganarelle.

Cela n'est pas convenable d'aller voir un homme que vous avez tué.

-Don Juan.

Au contraire, c'est une visite à laquelle je tiens et qu'il doit recevoir de bonne grâce s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(Le tombeau s'ouvre; on voit la statue du commandeur.)

-Sganarelle.

Ah, que cela est beau! Les belles statues, le beau marbre, les beaux piliers! Ah, que cela est beau! Qu'en dites-vous, Monsieur?

-Don Juan.

Que l'ambition d'un homme mort ne peut aller plus haut. Je trouve admirable qu'un homme qui s'est contenté, durant toute sa vie, d'une assez simple demeure, en veuille avoir une d'une telle splendeur pour quand il n'en a plus besoin.

-Sganarelle.

Voici la statue du commandeur.

-Don Juan.

Diantre! Le voilà bien auguste avec son habit d'empereur romain!

-Sganarelle.

Ma foi, Monsieur, le marbre respire la vérité. Il semble qu'il est en vie et qu'il veut même parler. Il jette des regards sur nous qui me feraient peur si j'étais tout seul; je pense qu'il n'est pas content de nous voir.

-Don Juan.

C'est un tort; c'est mal recevoir l'honneur que je lui fais. Demande-lui s'il veut venir souper avec moi.

-Sganarelle.

C'est une chose dont il n'a pas besoin, je crois.

-Don Juan.

Demande-lui, te dis-je.

-Sganarelle.

Vous moquez-vous de moi? Ce serait être fou que d'aller parler à une statue.

-Don Juan.

Fais ce que je te dis.

-Sganarelle.

Quelle bizarrerie! Seigneur commandeur...

(À part.)

Je ris de ma sottise, mais c'est mon maître qui me la fait faire.

(Haut.)

Seigneur commandeur, mon maître don Juan vous demande si vous voulez lui faire l'honneur de venir souper avec lui.

(La statue baisse la tête.)

Ah!

-Don Juan.

Qu'y a-t-il? Qu'as-tu? Dis le donc; veux-tu parler?

-Sganarelle.

(Baissant la tête comme la statue.)

La statue...

-Don Juan.

Et bien, que veux-tu dire, traître?

-Sganarelle.

Je vous dis que la statue...

-Don Juan.

Et bien! La statue? Je t'assomme, si tu ne parles pas.

-Sganarelle.

La statue m'a fait signe.

-Don Juan.

Menteur!

-Sganarelle.

Elle m'a fait signe, vous dis-je. Parlez-lui pour voir. Peut-être...

-Don Juan.

Viens, maraud, viens. Je veux te faire toucher du doigt ta poltronnerie. Prends garde. Le seigneur commandeur voudrait-il venir souper avec moi?

(La statue baisse encore la tête.)

-Sganarelle.

Ce marbre est très vivant! N'est-ce pas, Monsieur ?

-Don Juan.

Allons, sortons d'ici.

-Sganarelle.

(Seul.)

Voilà un esprit fort qui ne veut rien croire!

ACTE QUATRE.

Le théâtre représente l'appartement de don Juan.

Scène un. Don Juan, Sganarelle, Ragotin.

-Don Juan.

(À Sganarelle.)

Quoi qu'il en soit, oublions cela. C'est une chose sans importance. Il se peut que nous ayons été trompés par un faux jour ou surpris par quelque vapeur qui nous aurait troublé la vue.

-Sganarelle.

Monsieur, ne cherchez pas à nier la réalité ce que nous avons vu avec nos yeux grand ouverts. Il n'y a rien de plus tangible que ce signe de tête. Je ne doute pas que le ciel, scandalisé par votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre et pour vous retirer de...

-Don Juan.

Écoute. Si tu m'importunes avec tes remarques moralisatrices, si tu me dis encore le moindre mot là-dessus, j'appelle quelqu'un, je demande un nerf de boeuf, je te fais tenir par trois ou quatre hommes et te donne une bastonnade. M'entends-tu bien?

-Sganarelle.

Très bien, Monsieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement; c'est ce qu'il y a de bien avec vous;

vous allez droit au but et dites les choses avec une netteté admirable.

-Don Juan.

Allons, qu'on me fasse souper le plus tôt que l'on pourra. Une chaise, petit garçon.

Scène II. Don Juan, Sganarelle, La Violette, Ragotin.

-La Violette.

Monsieur, voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

-Sganarelle.

Bon, voilà ce qu'il nous faut: un compliment de créancier! Qu'est-ce qui lui prend de venir demander de l'argent? Pourquoi ne lui dis-tu pas que monsieur est absent?

-La Violette.

Il y a trois quarts d'heure que je lui dis, mais il ne veut pas le croire; il s'est assis là-dedans pour attendre.

-Sganarelle.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

-Don Juan.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une très mauvaise politique que de fuir ses créanciers. Il est bon de les payer avec quelque chose; j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un sou.

Scène III. Don Juan, monsieur Dimanche, Sganarelle, La Violette, Ragotin.

-Don Juan.

Ah! Monsieur Dimanche, approchez. Comme je suis ravi de vous voir et comme j'en veux à mes domestiques de ne pas vous avoir fait entrer plus tôt! J'avais dit qu'on ne me dérange pas, mais cet ordre n'est pas pour vous; vous êtes d'ailleurs en droit de ne jamais trouver de porte fermée chez moi.

-Monsieur Dimanche.

Monsieur, c'est très aimable de votre part.

-Don Juan.

(Parlant à la Violette et à Ragotin.)

Coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre et je vous ferai bientôt tâter du fouet.

-Monsieur Dimanche.

Monsieur, cela n'est rien.

-Don Juan.

(À monsieur Dimanche.)

Comment! Dire que je ne suis pas là à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis!

-Monsieur Dimanche.

Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

-Don Juan.
Allons vite, un siège pour monsieur Dimanche.

-Monsieur Dimanche.
Monsieur, je suis bien comme cela.

-Don Juan.
Pas du tout, je veux que vous soyez assis près de moi.

-Monsieur Dimanche.
Cela n'est pas nécessaire.

-Don Juan.
Ôtez ce siège pliant et apportez un fauteuil.

-Monsieur Dimanche.
Monsieur, vous vous moquez et...

-Don Juan.
Non, non, je sais ce que je vous dois et je ne veux pas qu'on mette de distance entre nous.

-Monsieur Dimanche.
Monsieur...

-Don Juan.
Allons, asseyez-vous.

-Monsieur Dimanche.
Ce n'est pas nécessaire, Monsieur, car je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

-Don Juan.
Mettez-vous là, vous dis-je.

-Monsieur Dimanche.

Non, Monsieur, je suis bien, je viens pour...

-Don Juan.

Je ne vous écouterai pas si vous n'êtes pas assis.

-Monsieur Dimanche.

Monsieur, je vous obéis. Je...

-Don Juan.

Parbleu, monsieur Dimanche, vous avez très bonne mine.

-Monsieur Dimanche.

Oui, peut-être, certainement... Je suis venu...

-Don Juan.

Vous avez une santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, des yeux vifs.

-Monsieur Dimanche.

Je voudrais bien...

-Don Juan.

Comment se porte madame Dimanche, votre épouse?

-Monsieur Dimanche.

Très bien, Monsieur, Dieu merci.

-Don Juan.

C'est une brave femme.

-Monsieur Dimanche.

Elle serait flattée du compliment, Monsieur. Je venais...

-Don Juan.

Et votre fille, Claudine, comment se porte-t-elle?

-Monsieur Dimanche.

Le mieux du monde.

-Don Juan.

La jolie fille que c'est! Je l'aime de tout mon cœur.

-Monsieur Dimanche.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

-Don Juan.

Et le petit Colin, fait-il toujours du bruit avec son tambour ?

-Monsieur Dimanche.

Toujours, Monsieur. Je...

-Don Juan.

Et votre petit chien, Brusquet, aboie-t-il toujours autant et mord-il toujours les jambes des gens qui vont chez vous?

-Monsieur Dimanche.

Plus que jamais, Monsieur, et nous n'arrivons pas à en venir à bout.

-Don Juan.

Si je prends des nouvelles de toute la famille, c'est que j'y prends beaucoup d'intérêt.

-Monsieur Dimanche.

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

-Don Juan.

(Lui tendant la main.)

Touchez donc là, monsieur Dimanche. N'êtes-vous pas un de mes bons amis?

- Monsieur Dimanche.

Monsieur, je suis votre serviteur.

-Don Juan.

Mon cher, mon cœur m'engage à éprouver une immense affection à votre égard.

-Monsieur Dimanche.

Vous m'honorez trop. Je...

-Don Juan.

Il n'y a rien que je ne ferais pas pour vous.

-Monsieur Dimanche.

Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

-Don Juan.

Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

-Monsieur Dimanche.

Je n'ai pas mérité cette attention, assurément. Mais, Monsieur...

-Don Juan.

Oh çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi?

-Monsieur Dimanche.

Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

-Don Juan.

(Se levant.)

Allons, vite, une torche pour conduire monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

-Monsieur Dimanche.

(Se levant aussi.)

Monsieur, cela n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(Sganarelle enlève les sièges rapidement.)

-Don Juan.

Comment? Je veux qu'on vous escorte car je m'intéresse à votre bien-être. Je suis votre serviteur et votre débiteur, aussi.

-Monsieur Dimanche.

Ah! Monsieur...

-Don Juan -

C'est une chose que je ne cache pas et que je dis à tout le monde.

-Monsieur Dimanche.

Si...

-Don Juan.

Voulez-vous que je vous reconduise?

-Monsieur Dimanche.

Ah, Monsieur, vous exagérez! Monsieur...

-Don Juan.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît; je vous prie de bien vouloir croire en mon immense dévouement: si vous avez besoin de quelque chose, faites-le moi savoir immédiatement.

(Il sort.)

Scène IV. Monsieur Dimanche, Sganarelle.

-Sganarelle.

Il faut avouer que vous avez en monsieur un homme qui vous aime beaucoup.

-Monsieur Dimanche.

C'est vrai; il est tellement civil et me fait tant de compliments que je ne pourrai jamais lui réclamer de l'argent.

-Sganarelle.

Je vous assure que toute son personnel périrait pour vous; je voudrais qu'il vous arrive quelque chose, que quelqu'un s'avise de vous donner des coups de bâton pour vous démontrer de quelle manière...

-Monsieur Dimanche.

Je le crois aisément; cependant, Sganarelle, je vous prie de lui toucher un mot de mon argent.

-Sganarelle.

N'ayez crainte: il vous paiera bientôt.

-Monsieur Dimanche.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez aussi quelque chose.

-Sganarelle.

Fi! Ne parlez pas de cela...

-Monsieur Dimanche.

Comment? Je...

-Sganarelle.

Ne sais-je pas bien que je vous dois de l'argent?

-Monsieur Dimanche.

Oui, Mais...

-Sganarelle.

Allons, monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

-Monsieur Dimanche.

Mais mon argent...

-Sganarelle.

(Prenant Monsieur Dimanche par le bras.)

Vous moquez-vous?

-Monsieur Dimanche.

Je veux...

-Sganarelle.

(Le tirant.)

Hé!

-Monsieur Dimanche.
J'entends...

-Sganarelle.

(Le poussant vers la porte.)

Bagatelles.

-Monsieur Dimanche.
Mais...

-Sganarelle.

(Le poussant encore.)

Fi!

-Monsieur Dimanche.
Je...

-Sganarelle.

(Sganarelle le poussant tout à fait hors du théâtre.)

Fi! Vous dis-je.

Scène V. Don Juan, Sganarelle, La Violette.

-La Violette.

(À Don Juan.)

Monsieur, voilà monsieur votre père.

-Don Juan.

Ah, quelle chance! Il me fallait bien ce genre de visite pour me mettre de bonne humeur.

Scène VI. Don Louis, don Juan, Sganarelle.

-Don Louis.

Je vois bien que je vous dérange et que vous vous passeriez bien de ma visite. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un l'autre: si vous détestez me voir, je déteste vos excès. Hélas! Nous nous trompons quand nous ne laissons pas le ciel décider des choses qui nous sont bonnes, quand nous voulons être plus avisés que lui et que nous l'importunons par des souhaits aveugles et des demandes inconsidérées. J'ai souhaité un fils ardemment; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel avec mon insistance, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cette liste d'actions indignes dont on a peine, aux yeux du monde, à adoucir la crapulerie, cette suite sans fin de méchantes affaires qui me réduisent, à toutes heures, à lasser les bontés de notre souverain, et qui ont épuisé, auprès de lui, le mérite de

mes services et le crédit de mes amis? Ah! Quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous pas de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? Qu'avez-vous fait pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, que la noblesse du sang fasse oublier une conduite inqualifiable? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Ainsi, nous ne bénéficions de la gloire de nos ancêtres que si nous nous efforçons de leur ressembler. Si nous voulons être estimés leurs véritables descendants, l'éclat des actions qu'ils répandent sur nous nous oblige à leur faire le même honneur, à suivre les pas qu'ils ont tracé pour nous, à ne pas être moins vertueux qu'eux. Vous descendez donc en vain des aïeux dont vous êtes né: leur sang vous désavoue. Tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous procure aucun avantage; au contraire, l'éclat de leur conduite souligne votre inconduite, leur gloire est un soleil qui montre à tout le monde l'ignominie de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit dans le mal est comme un monstre dans la nature. La vertu est son vade-mecum. On regarde bien moins la noblesse du nom que la noblesse des actions: j'estimerais beaucoup plus le fils d'un prolétaire qui serait honnête homme que le fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

-Don Juan.

Monsieur, si vous étiez assis, vous seriez mieux pour parler.

-Don Louis.

Non, insolent, je ne veux ni m'asseoir, ni parler davantage; je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme. Sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions. Je saurai, plus tôt que tu ne le penses, mettre un frein à tes

dérèglements, prévenir le courroux du ciel, laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

Scène VII. Don Juan, Sganarelle.

-Don Juan.

(Parlant encore à son père, quoiqu'il soit sorti.)

Mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour. J'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils.

(Il s'assoit dans son fauteuil.)

-Sganarelle.

Monsieur, vous avez tort.

-Don Juan.

(Se levant.)

J'ai tort!

-Sganarelle.

(Tremblant.)

Monsieur...

-Don Juan.

J'ai tort!

-Sganarelle.

Oui, Monsieur, vous avez tort d'avoir supporté ce qu'il vous a dit; vous auriez dû le mettre dehors. A-t-on jamais rien entendu de plus impertinent? Un père venir faire des remontrances à son fils, lui dire de corriger ses actions, de se souvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, et cent autres sottises de cette nature! Un homme comme vous, qui sait comment il faut vivre, n'a pas besoin de cela. J'admire votre patience; si j'avais été à votre place, je l'aurais envoyé promener.

(Bas, à part.)

Ô complaisance maudite, à quoi me réduis-tu!

-Don Juan.
J'ai faim! Qu'on serve le souper et qu'on se taise.

Scène VIII. Don Juan, Sganarelle, Ragotin.

-Ragotin.
Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

-Don Juan.
Pour quelle raison?

-Sganarelle.
Je ne sais pas.

Scène IX. Doña Elvire, voilée; don Juan, Sganarelle.

-Doña Elvire.

Ne soyez pas surpris, don Juan, de me voir à cette heure et dans ce vêtement. C'est un motif pressant qui m'oblige à vous rendre visite. Ce que j'ai à vous dire ne supporte aucun retard. Je ne viens pas ici avec la colère de ce matin, je ne suis plus cette doña Elvire qui jurait contre vous, menaçait et criait vengeance. Le ciel a banni de mon âme tous ces emportements indignes, tumultueux et honteux qui reposaient sur un amour terrestre et grossier. Il n'a laissé, dans mon cœur, qu'une flamme détachée et pure, une tendresse toute sainte, un amour chaste qui n'agit pas pour lui mais bien pour votre intérêt.

-Don Juan.

(Bas, à Sganarelle.)

Tu pleures, je pense?

-Sganarelle.

Pardonnez-moi.

-Doña Elvire.

C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel et tâcher de vous éloigner du précipice vers lequel vous courez. Oui, don Juan, je connais tous les vices de votre vie. Ce même ciel qui m'a touché le cœur et fait jeter les yeux sur les égarements de ma conduite, m'a demandé de venir vous trouver et de vous dire, de sa part, que vos turpitudes ont épuisé sa miséricorde, que sa colère redoutable est sur le point de tomber sur vous, qu'il dépend de vous de l'éviter par un rapide repentir, que, peut-être, le plus grand de tous les malheurs s'abattra sur vous avant demain. Quant à moi, je ne tiens plus à vous. J'ai abandonné, grâce au ciel, toutes mes folles pensées;

ma retraite est décidée; je demande à vivre pour pouvoir expier la faute que j'ai commise. Je mérite, par une austère pénitence, le pardon de l'aveuglement où m'ont plongée les transports d'une passion condamnable. Cependant, dans cette retraite, il me serait pénible qu'une personne que j'ai chérie tendrement devienne un exemple funeste de la justice du ciel. Ce serait une joie incroyable que de détourner de dessus votre tête l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, don Juan, accordez-moi, pour dernière faveur, cette douce consolation; ne me refusez pas votre salut, celui que je vous demande en pleurant. Si vous ne vous souciez pas de votre intérêt, écoutez au moins mes prières et épargnez-moi le cruel déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

-Sganarelle.

(À part.)

Pauvre femme!

-Doña Elvire.

Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été plus cher que vous; j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait tout ce que je pouvais pour vous; ce que je vous demande en échange est de corriger votre vie pour empêcher votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, par amour-propre ou parce que vous avez quelque considération pour moi. Encore une fois, don Juan, je vous le demande en pleurant; et si les larmes d'une personne que vous avez aimée ne sont pas suffisantes, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

-Sganarelle.

(À part, regardant Don Juan.)

Cœur de tigre!

-Doña Elvire.

Je m'en vais maintenant; voilà tout ce que j'avais à vous dire.

-Don Juan.

Madame, il est tard, demeurez ici. On vous y logera le mieux qu'on pourra.

-Doña Elvire.

Non, don Juan, ne me retenez pas davantage.

-Don Juan.

Madame, vous me ferez plaisir en restant ici, ce soir, je vous assure.

-Doña Elvire.

Non, vous dis-je; ne perdons pas de temps en discours inutiles. Laissez-moi partir, ne me faites pas raccompagner, songez seulement à profiter de mon conseil.

Scène X. Don Juan, Sganarelle.

-Don Juan.

Tu sais, j'ai ressenti quelque chose pour elle, j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre; son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu éteint.

-Sganarelle.

Cela veut dire que ses paroles n'ont eu aucun effet sur vous.

-Don Juan.

Vite, à souper!

-Sganarelle.

Très bien.

Scène XI. Don Juan, Sganarelle, La Violette, Ragotin.

-Don Juan.

(Se mettant à table.)

Sganarelle, il faut songer à changer d'attitude pourtant.

-Sganarelle.

Bien sûr!

-Don Juan.

Oui, ma foi, il faut s'améliorer. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci et, ensuite, j'y songerai sérieusement.

-Sganarelle.

Ah!

-Don Juan.

Qu'en dis-tu?

-Sganarelle.

Rien, voilà le souper.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte et le met dans sa bouche.)

-Don Juan.

Il me semble que tu as la joue enflée: qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

-Sganarelle.

Rien.

-Don Juan.

Montre un peu. C'est un bleu qui lui est tombé sur la joue. Vite, une lancette pour percer cela! Le pauvre garçon n'en peut plus; cet abcès pourrait l'étouffer. Attends, voyez comme il était mûr! Ah, coquin que tu es!

-Sganarelle.

Ma foi, Monsieur, je voulais voir si votre cuisinier n'avait pas mis trop de sel, ni trop de poivre.

-Don Juan.

Allons, mets-toi là et mange. Je m'occuperai de toi quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

-Sganarelle.

(Se mettant à table.)

Oh oui, Monsieur, je n'ai rien mangé depuis ce matin. Regardez cela, voilà qui est très appétissant.

(A Ragotin, qui, à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte dès que Sganarelle tourne la tête.)

Mon assiette, mon assiette! Tout doux, s'il vous plaît. Petit compère, que vous êtes habile à donner des assiettes vides! Et vous, la Violette, comme vous savez présenter à boire à propos!

(Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin enlève encore son assiette.)

-Don Juan.

Qui peut frapper à cette sorte?

-Sganarelle.

Qui diable vient nous déranger lors du repas?

-Don Juan.

Je veux souper au calme, au moins; qu'on ne laisse entrer personne.

-Sganarelle.

Laissez-moi faire, je vais voir.

-Don Juan.

(Voyant revenir Sganarelle effrayé.)

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il ?

-Sganarelle.

(Baissant la tête comme lors de la scène avec la statue.)

Le... qui est là.

-Don Juan.

Allons voir et montrons que rien ne peut m'ébranler.

-Sganarelle.

Ah, pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

Scène XII. Don Juan, la Statue du Commandeur, Sganarelle, La Violette, Ragotin.

-Don Juan.

(À ses gens.)

Une chaise et un couvert, vite.

(Don Juan et la statue se mettent à table.)
(À Sganarelle.)

Allons, mets-toi à table.

-Sganarelle.

Monsieur, je n'ai plus faim.

-Don Juan.

Mets-toi là, te dis-je. À boire. À la santé du commandeur! Donnez un grand verre de vin à Sganarelle.

-Sganarelle.

Monsieur, je n'ai pas soif.

-Don Juan.

Bois et chante ta chanson pour divertir le commandeur.

-Sganarelle.
Je suis enrhumé, Monsieur.

-Don Juan.
Peu importe.

(À ses serviteurs.)

Vous autres, chantez avec lui.

-La Statue.
Don Juan, laissez cela. Je vous invite à venir demain souper avec moi. En aurez-vous le courage?

- Don Juan.
Oui, j'irai, accompagné du seul Sganarelle.

-Sganarelle.
Demain, je ne peux pas: je dois jeûner.

-Don Juan.

(À Sganarelle.)

Prends ce flambeau.

-La Statue.
On n'a pas besoin de lumière quand on est guidé par le ciel.

ACTE CINQ.

Le théâtre représente une campagne.

Scène un. Don Louis, don Juan, Sganarelle.

-Don Louis.

Mon fils, serait-il possible que la bonté du ciel ait exaucé mes vœux? Ce que vous me dites est-il bien vrai? Ne me bercez-vous pas d'illusion, puis-je véritablement croire en la véracité de cette conversion subite et surprenante?

-Don Juan.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs. Je ne suis plus la même personne qu'hier soir. Le ciel, tout d'un coup, a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon âme et ouvert mes yeux; je regarde avec horreur mon aveuglement et les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse, dans mon esprit, toutes les abominations et m'étonne de la patience du ciel qui, plus de vingt fois, aurait pu faire tomber les coups de sa justice redoutable sur ma tête pécheresse. Je vois les grâces que sa bonté m'a faites en ne me punissant pas de mes crimes, et je prétends en profiter comme je dois, faire éclater, aux yeux du monde, un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées et m'efforcer d'obtenir mon pardon. C'est à quoi je vais travailler; je vous prie, Monsieur, de bien vouloir contribuer à ce dessein et de m'aider à choisir une personne qui me serve de guide, et sous la conduite

de laquelle je puisse marcher sûrement sur le chemin que je vais suivre.

-Don Louis.

Ah, mon fils, comme la tendresse d'un père est facilement ravivée, comme les offenses d'un fils s'évanouissent vite au moindre repentir! Je ne me souviens déjà plus de tous les tracas que vous m'avez causé: tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je suis abasourdi, je l'avoue; je pleure de joie; tous mes souhaits sont satisfaits; désormais, je n'ai plus rien à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils, et continuez, je vous en conjure, dans cette louable direction. Quant à moi, je vais, de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mère afin de partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis et de remercier le ciel pour les saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

Scène II. Don Juan, Sganarelle.

-Sganarelle.

Monsieur, je suis bien heureux de vous voir converti. Il y a longtemps que j'attendais cela; et voilà, grâce au ciel, tous mes souhaits accomplis.

-Don Juan.

Imbécile!

-Sganarelle.

Comment, imbécile?

-Don Juan.

Tu prends pour argent comptant ce que je viens de dire; tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur!

-Sganarelle.

Quoi! Ce n'est pas... Vous ne... Votre...

(À part.)

Oh! Quel homme, quel homme, quel monstre!

-Don Juan.

Non, non, je n'ai pas changé: mes idées sont toujours les mêmes.

-Sganarelle.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue qui bouge et parle?

-Don Juan.

Il y a bien quelque chose là dedans que je ne comprends pas, mais quoi que cela puisse être, cela n'est ni capable de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme. Si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et suivre une discipline exemplaire, c'est par ruse. Cet utile stratagème, cette grimace nécessaire, a pour but de ménager un père dont j'ai besoin et de me protéger de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, te faire la confidence et te montrer ainsi les véritables motifs qui me poussent à agir ainsi que le fond de mon âme.

-Sganarelle.

Quoi! Vous ne croyez en rien et voulez, cependant, vous ériger en personne de qualité?

-Don Juan.

Et pourquoi pas? Il y en a tant d'autres qui, comme moi, viennent du même monde et se servent du même masque pour abuser les gens.

-Sganarelle.

(À part.)

Ah, quel homme, quel monstre!

-Don Juan.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela: l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour des vertus. L'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui, la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages: l'imposture, une fois découverte, est toujours respectée. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, chacun a la liberté de les attaquer, mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, avec sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit, au repos, d'une impunité souveraine. On abuse, à force de grimaces, une société étriquée. Qui en choque un se les attire contre soi; ceux qui agissent de bonne foi là-dessus sont toujours les dupes des autres; ils tombent dans le panneau des grimaciers et soutiennent aveuglément ceux qui singent leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, se sont fait un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont reçu la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau connaître leurs intrigues et leur nature vicieuse, ils conservent leur position sociale avantageuse. Un haussement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux excusent tout ce qu'ils peuvent faire.

C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai pas mes douces habitudes, mais je veillerai à bien me cacher; je me divertirai silencieusement. Quand on découvrira le pot aux roses, mes compères me défendront envers et contre tous sans que j'aie à lever le petit doigt. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, critiquerai tout le monde, n'aurai bonne opinion que de moi. Quand on me choquera, je ne pardonnerai pas et garderai des inimitiés éternelles. Je serai le vengeur des intérêts du ciel; sous ce prétexte commode, je provoquerai mes ennemis, je les accuserai d'impiété et saurai déchaîner contre eux des homme zélés et indiscrets qui, sans connaître la raison de mon indignation, crieront en public contre eux, les injurieront, les damneront. C'est de cette manière qu'il faut profiter des faiblesses des hommes et qu'un esprit sage s'accommode aux vices de son siècle.

-Sganarelle.

Ô ciel! Qu'entends-je ici? Il ne vous manquait plus que d'être hypocrite pour achever votre abominable portrait. Monsieur, cette dernière remarque m'enflamme et je ne peux pas m'empêcher de parler. Faites-moi tout ce qu'il vous plaira -battez-moi, assommez-moi, tuez-moi- mais il faut que je décharge mon cœur et vous dise vos quatre vérités. Sachez, Monsieur, que tant va la cruche à l'eau qu'elle finit par se casser. Comme dit très bien cet auteur que je ne connais pas, l'homme est, en ce monde, comme un oiseau sur une branche; la branche est attachée à l'arbre; qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes; les bons préceptes valent mieux que les belles paroles; les belles paroles se trouvent à la cour; à la cour il y a les courtisans; les courtisans suivent la mode; la mode vient de la fantaisie; la fantaisie est une faculté de

l'âme; l'âme est ce qui nous donne la vie; la vie finit par la mort; la mort nous fait penser au ciel; le ciel est au-dessus de la terre; la terre n'est pas la mer; la mer est sujette aux orages; les orages tourmentent les navires; les navires ont besoin d'un bon pilote; un bon pilote est prudent; la prudence n'est pas le propre des jeunes gens; les jeunes gens doivent obéir aux vieux; les vieux aiment les richesses; les richesses font les riches; les riches ne sont pas pauvres; les pauvres ont de la nécessité; la nécessité n'a pas de loi; qui n'a pas de loi vit comme un barbare, et, par conséquent, vous serez damné!

-Don Juan.

Quel beau raisonnement!

-Sganarelle.

Après cela, si vous ne vous rendez pas, tant pis pour vous.

Scène III. Don Carlos, don Juan, Sganarelle.

-Don Carlos.

Don Juan, je suis bien content de vous rencontrer et de vous parler ici plutôt que chez vous. J'aimerais connaître vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde et que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Je ne vous le cacherai pas, je souhaite que les choses s'arrangent; j'aimerais ardemment que ma sœur devienne votre femme.

-Don Juan.

(Sur un ton hypocrite.)

J'aimerais vous satisfaire mais le ciel s'y oppose; il a ordonné à mon âme de changer de vie; je ne pense à aucune autre chose que de quitter entièrement tous les attachements du monde, de me dépouiller au plus tôt de toutes sortes de vanités, de corriger désormais, par une austère conduite, tous les dérèglements criminels de ma jeunesse.

-Don Carlos.

Ce dessein, don Juan, ne va pas contre ce que je dis; la compagnie d'une femme légitime peut bien s'accommoder avec les louables pensées que le ciel vous inspire.

-Don Juan.

Hélas, pas du tout! C'est une résolution prise par votre sœur: elle a décidé de se retirer dans un couvent.

-Don Carlos.

Cette solution ne peut pas nous satisfaire car elle peut être imputée à votre mépris vis-à-vis d'elle et de notre famille; notre honneur demande qu'elle vive avec vous.

- Don Juan.

Je vous assure que cela est impossible. J'aurais aimé, je vous l'assure, épouser votre sœur. Pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai même imploré le ciel. Cependant, celui-ci m'a dit que je ne devais pas songer à elle car mon salut passait par d'autres chemins.

-Don Carlos.

Croyez-vous, don Juan, nous éblouir par ces belles excuses?

-Don Juan.

J'obéis aux commandements du ciel.

-Don Carlos.

Quoi! Vous voulez que j'accepte un tel discours?

-Don Juan.

C'est le ciel qui le veut ainsi.

-Don Carlos.

Vous auriez fait sortir ma sœur d'un couvent pour l'y laisser ensuite?

-Don Juan.

Le ciel l'ordonne de la sorte.

-Don Carlos.

Nous souffririons cette infamie?

-Don Juan.

Prenez-vous-en au ciel.

-Don Carlos.

Hé quoi, toujours le ciel!

-Don Juan.

Le ciel le souhaite comme cela.

-Don Carlos.

Ça suffit, don Juan, j'ai entendu ce que vous avez dit. Ce n'est pas ici que je veux régler cet affront car le lieu n'est pas convenable, mais, sous peu, nous nous retrouverons.

-Don Juan.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous savez que je ne manque pas de courage et que je sais me servir de

mon épée quand il le faut. Je passerai tout à l'heure dans cette petite rue isolée qui mène au grand couvent. Quoi qu'il en soit, je tiens à vous dire que ce n'est pas moi qui veux me battre: le ciel m'en défend. Si vous m'attaquez, nous verrons ce qui arrivera.

-Don Carlos.

Nous verrons, oui, nous verrons.

Scène IV. Don Juan, Sganarelle.

-Sganarelle.

Monsieur, quel drôle de style adoptez-vous là? C'est pire qu'avant. Je pouvais espérer alors une amélioration, mais maintenant c'est impossible. Je crois que le ciel, qui vous a supporté jusques ici, ne pourra souffrir cette dernière abomination.

-Don Juan.

Va, va, le ciel n'est pas si exact que tu penses; si toutes les fois que les hommes...

Scène V. Don Juan, Sganarelle; un spectre, en femme voilée.

-Sganarelle.

(Apercevant le spectre.)

Monsieur, c'est le ciel qui vous parle; c'est un conseil qu'il vous donne.

-Don Juan.

Si le ciel me donne un conseil, il faut qu'il parle un peu plus clairement s'il veut que je l'entende.

-Le spectre.

Don Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du ciel; s'il ne se repent pas maintenant, Dieu le jugera bientôt avec sévérité.

-Sganarelle.

Entendez-vous, Monsieur?

-Don Juan.

Qui ose tenir ces paroles? Je crois connaître cette voix.

-Sganarelle.

Monsieur, c'est un fantôme, je le reconnais à sa façon de marcher.

-Don Juan.

Spectre, fantôme ou diable, je veux voir ce que c'est.

(Le spectre change de costume et prend la forme du Temps, avec sa faux à la main.)

-Sganarelle.

Ô ciel! Voyez-vous, Monsieur, ce changement de forme?

-Don Juan.

Non, non, rien n'est capable de me faire peur; je veux voir avec mon épée si c'est un corps ou un esprit.

(Le spectre s'envole au moment où don Juan veut le frapper.)

-Sganarelle.

Monsieur, acceptez l'évidence et jetez-vous vite dans le repentir.

-Don Juan.

Non, non, on ne doit pas dire, quoi qu'il arrive, que je suis capable de me repentir. Allons, suis-moi.

Scène VI. La Statue du Commandeur, Don Juan, Sganarelle.

-La Statue.

Arrêtez, don Juan. Hier, vous m'avez promis de venir manger avec moi.

-Don Juan.

Oui. Où faut-il aller?

-La Statue.

Donnez-moi la main.

-Don Juan.

La voilà.

-La Statue.

Don Juan, l'endurcissement au péché entraîne une mort funeste; les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

-Don Juan.

Ô Ciel, je ressens quelque chose d'étrange! Un feu invisible me brûle, je n'en peux plus, tout mon corps devient un brasier ardent! Ah!

(Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur don Juan. La terre s'ouvre pour l'engloutir; il sort de grandes flammes à l'endroit où il est tombé.)

Scène VII. Sganarelle.

-Sganarelle.

Ah, mes gages, mes gages! Sa mort satisfait tout le monde. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content; je suis le seul à être malheureux. Mes gages, mes gages, mes gages!